

Pierrevelcin, Gilles

Méthode d'analyse des marqueurs

In: Pierrevelcin, Gilles. *Les relations entre la Bohême et la Gaule du IVe au Ier siècle avant J.-C.* Klápště, Jan (editor); Měřínský, Zdeněk (editor). Praha: Univerzita Karlova v Praze, Filozofická fakulta, 2012, pp. 60-66

ISBN 9788073083915

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/129742>

Access Date: 01. 03. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

4. MÉTHODE D'ANALYSE DES MARQUEURS

4.1. Méthode d'identification

L'identification des marqueurs de contacts a été menée selon deux méthodes principales.

La première a consisté en l'établissement d'une liste des artefacts mentionnés dans la littérature comme étant des preuves de relations entre la Bohême et la Gaule et qui sont pour certains régulièrement employés dans la recherche afin d'illustrer et de caractériser ces contacts. Une partie d'entre eux a déjà été évoquée dans l'histoire de la recherche (voir *chap. 3*), et nous aurons l'occasion de les détailler ici. Il s'agissait alors dans ce cas de reprendre la documentation, pour juger de la pertinence de ces marqueurs.

La seconde méthode a consisté en un dépouillement d'articles ou de publications portant soit sur des sites ou des régions précis, soit sur un type de matériel. Deux approches distinctes ont été dans ce cas employées : l'examen de la répartition des objets à l'échelle de l'Europe, pour les marqueurs pour lesquels de telles études existaient ; l'identification « visuelle » d'objets dont les analogies stylistiques et/ou morphologiques permettaient de supposer de tels contacts. Nous reviendrons plus loin (*chap. 4.2*) et plus en détail sur la manière dont ces méthodes ont été utilisées, puisqu'elles ont également servi d'outil de vérification des différents marqueurs.

Tous les éléments repérés à ce stade, celui de l'identification, ont été intégrés dans une base de données, dans l'attente d'une vérification de chacun d'entre eux (*cf. infra*). Ces marqueurs potentiels ont été classés par types et par catégories fonctionnelles, chaque artefact ou lot d'artefacts bénéficiant d'une fiche individuelle. Ce travail de compilation a constitué la base, par la suite remaniée, du corpus correspondant au catalogue présenté en annexe C.

Précisons toutefois les critères géographiques retenus. En effet, lors de l'identification, un problème majeur est apparu, lié à la différence de taille entre les zones comparées. Il a été difficile d'isoler des types d'objets dont la production concernait exclusivement la Bohême. Il est donc délicat, pour les marqueurs mis au jour en Gaule, de dire qu'ils illustrent nécessairement des contacts avec la Bohême. La différence de taille entre les zones entraîne alors une sous-représentation d'une direction des contacts (d'est en ouest) par rapport à l'autre (d'ouest en est).

Il a donc été décidé de prendre en compte des artefacts dont l'aire de distribution inclut la Bohême, de manière non exclusive. N'ont toutefois été conservés que les types pour lesquels cette région constituait bien une zone de production probable. Les agrafes à palmette, par exemple, sont largement réparties en Europe orientale, mais des traces de production sont attestées en Bohême (voir *chap. 6.1* et *carte 19*).

À ce stade de l'étude, les types d'objets dont le foyer supposé et/ou des traces de production pouvaient être localisés partiellement dans le sud de l'Allemagne n'ont pas été pris en compte. On a ainsi écarté les types dont le foyer se place en Bohême et en Allemagne d'une part, ou en France orientale et en Allemagne d'autre part. La raison principale de ce choix a été la volonté d'éviter temporairement la zone intermédiaire, entre Gaule et Bohême, afin de pouvoir conserver la notion de longue distance (voir *chap. 2.1.2*), tout en respectant d'une manière stricte le cadre géographique des deux zones. Sans la prise en compte de cette « zone-tampon », le corpus n'aurait pas eu la même valeur en ce qui concerne les contacts à longue distance, même s'il ne faut pas oublier que ces relations peuvent être constituées d'une succession de contacts de proximité (voir *chap. 2.1.3*).

Les différents éléments concernant l'Allemagne centrale et méridionale, à l'est du Rhin, ainsi que l'Autriche occidentale, seront étudiés dans le chapitre 13.1. On y retrouvera à la fois les types étudiés dans la présente partie, et pour lesquels des lieux de découverte ont été signalés entre la Gaule et la Bohême, mais aussi quelques exemples de types d'objets spécifiques à l'Allemagne et à l'Autriche.

Ce travail d'identification a été presque exclusivement bibliographique. Néanmoins, il avait été envisagé dès le départ de tester la possibilité d'identification des marqueurs directement dans les réserves de musée. On a ainsi pu bénéficier à cet effet d'un accès aux collections de Stradonice conservées au Musée national de Prague (*NM Praha*). C'est un corpus rassemblant plus de 3 500 objets² qui a ainsi pu être étudié. Il s'agissait ici principalement de mobilier métallique, pour lequel ont été établis un inventaire et une identification sommaire. Le but était notamment de tenter de repérer du mobilier « gaulois » dans cet ensemble.

Cette méthode s'est néanmoins avérée rapidement infructueuse, ou plutôt assez aléatoire. En effet, dans ce fourmillement de mobilier de toutes catégories, il est très délicat de pouvoir identifier des objets venant d'une région précise, définie à l'avance, dans notre cas la Gaule. Quelques *unica*, qui se détachaient clairement du faciès habituel du site, ont ainsi pu être isolés, mais les recherches ultérieures n'ont pas permis de définir, dans la majorité des cas, de provenance précise. Les objets étaient soit réellement uniques, soit caractéristiques d'autres périodes ou d'autres aires culturelles. Ainsi, même si une partie de la collection de Stradonice a pu être examinée de plus près, cette étude n'a en fin de compte apporté que peu d'informations nouvelles, en termes d'identification des marqueurs de contacts. Il faudra donc retenir que l'étude du corpus d'un site peut nous renseigner sur les contacts à longue distance, si les marqueurs existent, mais que la recherche d'une seule zone de contacts à partir de collections de musées est beaucoup trop aléatoire pour être menée de la sorte.

Un autre corpus de Stradonice, les monnaies, a été étudié dans les réserves du Musée national, mais dans une autre perspective : il s'agissait ici de pouvoir compléter l'identification des monnaies gauloises du site, dont « une soixantaine » avait

été signalée dans la littérature, mais sans précisions sur leur origine précise (*Militký 2008*, p. 125 ; *Bouzek 2007*, p. 161). Nous avons pu bénéficier à cet effet de l'inventaire provisoire établi par J. Militký, alors numismate du département de Pré- et Protohistoire³. Les monnaies gauloises avaient été isolées, et pour une grande partie identifiées. Le travail de J. Militký a été complété par de nouvelles identifications, mesures et photographies.

Nous aurons l'occasion de constater que Stradonice occupe une place importante dans notre corpus (voir *chap. 5.2.8*) ; cet état de fait n'est pourtant pas lié aux études que nous venons de mentionner, mais à des constatations initialement issues de la littérature, et qui avaient déjà été mises en avant dans des travaux antérieurs (*Pierrevelcin 2003 ; 2009*). La qualité et la quantité des données concernant ce site semblent donc à peu près équitables par rapport à d'autres sites, même s'il est un des seuls pour lequel nous avons eu accès à une partie du mobilier. Pour deux autres oppida, Bibracte et le Fossé des Pandours, certains objets ont également pu être observés, mais là aussi uniquement dans une perspective d'examen plus détaillé d'objets déjà mentionnés dans la littérature.

4.2. Méthode de vérification

La seconde étape du processus d'analyse a consisté en une vérification des marqueurs identifiés dans un premier temps. Deux méthodes principales ont été utilisées, en fonction de l'état de la recherche des types pris en compte : l'analyse de la répartition géographique (cartes de répartitions) d'une part ; et l'analyse des analogies stylistiques et/ou morphologiques (comparaisons) d'autre part.

4.2.1. Les cartes de répartition

La méthode de vérification qui a été privilégiée dans cette étude est basée sur les cartes de répartition. Cet outil, malgré les imperfections qui le caractérisent et sur lesquelles nous allons revenir ci-dessous, représente néanmoins le meilleur moyen à notre disposition, pour avoir une idée globale non seulement de la répartition de tel type d'objet, mais aussi des différences régionales, dans l'état des connaissances à son sujet.

Il est clair que cette méthode n'est pas la meilleure en soi, mais il reste qu'elle est parfois la seule qui soit utilisable pour traiter les données

² Il ne s'agit ici que des réserves du bâtiment principal du NM Praha, qui correspondent à une sélection effectuée par J. Břeň, lorsqu'il était conservateur du département de Pré- et Protohistoire. Que soit ici très chaleureusement remercié P. Sankot, directeur du département de Pré- et Protohistoire, qui nous a permis d'accéder au mobilier.

³ Cet inventaire a été amicalement fourni par J. Militký, qui nous a ainsi permis d'exploiter ses données, non publiées.

archéologiques en masse. Pour pouvoir utiliser ces cartes, il est nécessaire d'accepter – temporairement – que l'image archéologique de la répartition des objets est proportionnellement représentative de celle de l'époque laténienne, même si le nombre d'artefacts conservés est largement inférieur. Ce postulat de départ est une condition nécessaire si l'on souhaite utiliser la carte de répartition comme outil d'étude.

Lorsque l'on se sert des cartes de répartition en tant que moyen de vérification, mais aussi d'identification (*cf. supra*), la méthode consiste à déterminer visuellement si un type d'objet peut être considéré comme un marqueur de contacts.

Le cas idéal se présente quand on arrive à définir un foyer bien circonscrit, et que l'on connaît des individus isolés, c'est-à-dire présents sur un seul site à plusieurs centaines de kilomètres, sans intermédiaire (voir par exemple les torques à arceaux, *carte 18*).

Néanmoins, cette situation est loin d'être la plus courante. À l'autre extrême, une carte montrant un nuage régulier de points, même de faible densité, à l'échelle de l'Europe ne nous est d'aucun secours pour la question des contacts Bohême-Gaule.

Entre ces deux images opposées, les cartes de répartition peuvent illustrer différents types de diffusion, graduelle ou ciblée dans différentes directions, et nous aurons l'occasion d'y revenir en synthèse (4^e partie).

Toute la question est de savoir ce que l'on entend par « foyer », et l'étendue géographique qu'on peut lui attribuer. Cette zone de répartition principale, ou foyer, peut être plus ou moins étendue, mais c'est surtout la densité de trouvailles à l'intérieur de la zone de répartition globale qui semble être le critère le plus pertinent pour la déterminer (*Pierrevelcin 2003*, p. 34-35). Les individus isolés sont alors ceux qui se détachent clairement de ce foyer. Les meilleurs exemples sont fournis ici par les potins (voir par ex. *cartes 9, 11 et 13*). Cette notion de densité semble très importante et permet de ne pas uniquement réfléchir en terme de distance entre le site étudié et le site ou la région considérés comme principal émetteur.

Comme cela a été évoqué plus haut, il faut toutefois rappeler que les cartes de répartition, même si elles fournissent une image globale et une étude complète du type d'artefact étudié, appellent certaines remarques méthodologiques. En effet, ces cartes posent deux problèmes principaux.

Le premier a déjà été mis en avant par B. Stjernquist : les zones blanches sur une carte de répartition ne veulent pas dire qu'un bien n'est pas arrivé dans ces zones, mais peut-être seulement qu'on ne l'y a pas encore découvert (*Stjernquist 1985*,

p. 70). Il faut donc toujours garder à l'esprit qu'une carte de répartition n'est en fait qu'une « carte de découvertes », comme les a renommées S. Needham (« recovery maps », *Needham 1993*, p. 164). Cet aspect est certainement le plus important, et le principal motif évoqué par les détracteurs des cartes de répartition. Nous aurons l'occasion de le rappeler à plusieurs reprises.

On peut illustrer ce cas de figure avec les propos tenus en 1970 par J.-B. Colbert de Beaulieu à propos des potins à la tête diabolique, type monétaire alors majoritairement présent (connu) dans les départements du Cher et d'Indre-et-Loire : « si demain un archéologue se livrait aux recherches souhaitables à Meaux, le département de Seine-et-Marne pourrait apparaître sur la carte comme aussi truffé de points de découverte isolée que celui du Cher » (*Colbert de Beaulieu 1970*, note 76). C'est ici l'« intuition » du numismate qui permet de montrer les lacunes de la recherche.

Le second problème est lui aussi dépendant de l'état de la recherche : les cartes de répartition sont basées en amont sur des typologies, établies par les auteurs ayant étudié les différents matériels ; ces typologies demeurent subjectives, dépendantes des critères choisis pour établir la classification. L'exemple de la parure en verre laténienne est révélateur. L'étude de R. Gebhard (*1989a*) ne s'est pas contentée de compléter le travail de T. Haevernick (*1960*), mais a présenté une nouvelle typologie, rendant stériles toutes les cartes de répartition de la classification Haevernick, et donc une image des contacts totalement différente pour certains types.

Dans notre cas, pour pouvoir prendre en compte ces données réactualisées, la solution au problème aurait été de tout reprendre à la source, afin de refaire toutes les cartes de répartition en fonction de la nouvelle typologie. C'est ensuite seulement qu'on aurait pu déterminer si tel ou tel type était intéressant dans le cadre de notre étude. Ce travail fastidieux pouvait constituer un sujet d'étude à lui tout seul et aurait empêché d'autres développements, mais la nécessité de reprendre ce dossier avait déjà été soulignée par ailleurs (*Pierrevelcin 2003*, p. 92). Depuis, cette étude a été en partie effectuée par H. Wagner (*2006*), ce qui a ainsi permis de prendre ici en compte ce type de mobilier (voir les remarques en introduction du *chap. 6.2*).

Ensuite, ces cartes sont également liées au degré de finesse des typologies. Certains types d'objets, lorsqu'ils sont considérés d'une manière globale, forment, par leur répartition, l'un des marqueurs de l'uniformité de la culture laténienne à grande échelle (ce qui, nous l'avons dit en introduction, est déjà en soi une preuve de contacts). Si

on prend ensuite en compte les détails techniques, c'est-à-dire ceux qui permettent d'établir la typologie, on peut parfois être en mesure de déterminer des zones privilégiées pour tel ou tel type.

Un bon exemple est celui de la fibule de Nauheim. Considérées dans leur répartition globale, elles ne sont que d'une aide limitée pour comprendre les relations à longue distance entre des régions données. Par contre, la typologie établie par *K. Striewe (1996)* permet de mettre en avant certains décors ou certaines formes qui indiquent des préférences régionales. C'est ainsi que nous avons pu prendre en compte trois types de fibules en tant que marqueurs de contacts entre la Bohême et la Gaule (voir *chap. 6.1*).

Mais lorsque cette typologie devient trop fine, les groupes ou sous-groupes sont déterminés selon des critères tellement précis et détaillés que chaque type n'est plus représenté que par un petit nombre d'individus. On peut citer en ce sens les anneaux passe-guides ou les clavettes de char (voir *Schönfelder 2002*). Pour ces objets, le type général est relativement étendu (voir les cartes dans *Schönfelder 2002*, fig. 113-114 et 151-152), et l'auteur en a produit une typologie détaillée. La difficulté pour notre étude est qu'on dispose alors de beaucoup de types différents, mais chacun avec peu d'objets⁴. Il devient alors beaucoup plus difficile de déterminer des aires d'origines et des aires de contacts.

Dans la présente étude, les cartes de répartition utilisées sont dans la mesure du possible les plus récentes. Mais elles ont été régulièrement complétées avec des données nouvelles, ou en croisant différentes études d'échelle régionale ou européenne. Elles constituent ainsi une version revue et le cas échéant corrigée des travaux antérieurs⁵. Pour les types d'objets cartographiés, on trouvera en *annexe B* les listes de lieux de découverte figurant sur les cartes respectives. Le lecteur pourra donc juger de l'état de la connaissance en se reportant à ces références. Ce travail de vérification des cartes de répartition a servi à contrôler leur validité, ainsi que, parfois, celle des individus pris en compte dans les typologies.

Dans la mesure du possible, on a tenté de croiser les différentes listes d'objets et cartes liées existant dans la littérature, de manière à obtenir une image moins erronée. Les données de *M. Nick (2006)* complétaient par exemple souvent les études de monnaies gauloises par les lieux de décou-

verte en Allemagne, élargissant ainsi notre point de vue.

Toutefois, un autre problème, qui a été rencontré à plusieurs reprises, est l'absence d'illustrations pour documenter les différents types. Cette situation est particulièrement gênante lorsque l'on veut croiser les différentes typologies existantes, chacune d'entre elles se basant sur des critères distincts (voir le cas des parures en verre, des torques à nodosités multiples, etc.). La vérification de chacun des individus, qui correspondrait à une étude monographique de chacun des types, n'a pu être menée pour tous les marqueurs. On s'est donc résolu ici à garder un regard parfois distant, tout en sachant qu'une étude plus poussée permettrait d'apporter de nouvelles informations.

Malgré ces recoupements et ajustements, les cartes qui ont été produites dans ce travail ne doivent donc pas être vues comme une étude exhaustive de tous les types d'artefacts présentés, mais comme un reflet de l'état de la recherche les concernant (*cf. supra*).

Enfin, d'autres types d'objets avaient bénéficié d'une étude spatiale et de l'établissement d'une carte de répartition, mais sur des zones restreintes⁶. On a dans ce cas exclu de simplement reporter ces données sur une carte à l'échelle européenne. Il aurait été délicat d'admettre la validité de telles cartes, en sachant pertinemment qu'elles ne représentaient pas une étude systématique du type en question, et qu'elles ne feraient que cartographier des zones vides dues à l'état de la recherche. Ainsi, les *Schneckenringe* ont-ils été étudiés à l'échelle de la Bohême (*Kruta 1975b*, carte 4), mais on connaît également une forte concentration en Moravie, qui n'est pas cartographiée dans le travail en question. Une recherche rapide permet de constater leur présence sporadique en Allemagne du Sud, en Autriche ou en Suisse (voir *chap. 6.1*). On perçoit donc que pour ce type d'objet, l'état de la recherche n'est pas suffisant, et que nous manquons d'une étude globale du marqueur en question.

4.2.2. Les analogies stylistiques et morphologiques

La deuxième méthode d'identification et de vérification employée concerne les artefacts qui n'ont pas bénéficié d'une étude typochronologique et chorologique détaillée. Dans ce cas, la détermination d'une provenance supra-régionale repose parfois sur de simples affirmations, qui reflètent

⁴ Sauf pour les passe-guides de type Hoppstädten, que nous traiterons dans ce travail.

⁵ La localisation des sites notamment, surtout dans les travaux plus anciens, est souvent aléatoire. Celle-ci a donc été certains cas corrigée, essentiellement pour les objets isolés, ou ayant une importance particulière pour notre problématique.

⁶ *Schneckenringe*, bracelets à décor tripartite, bracelets à pastillage, bracelets à faux filigrane, par exemple, pour la Bohême.

les connaissances empiriques de certains chercheurs (« tel type semble plutôt courant dans telle région »), mais sans qu'une étude scientifique plus poussée sur les zones de production et de diffusion n'ait été menée.

Cette remarque met en avant le problème principal spécifique à cette méthode : le manque d'une vision plus globale sur la diffusion des artefacts. Il n'est ainsi pas possible de savoir comment se comporte le type d'objet étudié en dehors de son foyer supposé, et du ou des exemplaires connus à longue distance.

Ce que nous entendons ici par « analogies stylistiques et morphologiques » correspond en fait à la méthode courante de recherche de comparaisons : pour un individu X donné, on recherche l'individu Y s'en approchant le plus.

Deux cas de figure peuvent se présenter. Dans le premier cas, le foyer est *a priori* bien identifié, mais on ne dispose pas d'une étude systématique à une échelle large. Une étude régionale peut montrer le caractère local d'un type, mais on n'a pas de carte de répartition globale (*cf. supra*), ou pas de carte du tout, pour le vérifier (voir par ex. la céramique de Bohême [*cat. 115 et 116*]).

Dans le second cas, le foyer n'est pas connu, mais on note une forte ressemblance entre certains objets, trouvés en faible nombre, mais à grande distance. Si on ne dispose dans ce cas que de deux objets dans des régions éloignées (voir par ex. la céramique peinte losangique [*cat. 121*]), on peut alors supposer un contact, mais sans que l'on puisse identifier la zone d'origine et la zone de réception. Si on dispose de plusieurs objets, opposés à un objet unique, le nombre détermine la zone de « production » (voir par ex. les fibules à arc de section carrée [*cat. 056*]).

Pour les types identifiés de la sorte, la documentation de base a été reprise, les comparaisons existantes ont été vérifiées pour déterminer leur fiabilité, et le cas échéant elles ont été complétées par des données nouvelles.

Les deux méthodes employées, cartes de répartition et comparaisons, ont donc permis d'établir une liste de marqueurs, dont il faut toutefois souligner la subjectivité et le caractère « temporaire ».

En effet, cette liste est fortement liée à l'état de la recherche. Au fur et à mesure des travaux futurs sur les différents types d'objets, certains marqueurs seront appelés à disparaître (on se rendra compte qu'ils sont caractéristiques d'une zone très large⁷ et non plus d'une seule région), et d'autres apparaîtront certainement ; ou encore, par des découvertes d'ateliers attestés, on sera

en mesure de déterminer sans erreur des zones d'origine pour des objets encore ambigus. C'est en ce sens qu'il faut considérer la liste présentée ici comme non exhaustive et vivante, puisqu'elle ne cessera d'évoluer en fonction de l'avancée de notre connaissance des différents types d'objets constituant la culture matérielle de La Tène.

4.3. Classement et méthode d'étude des marqueurs

Suite au travail de vérification, les différents types identifiés ont été séparés en trois catégories principales.

La première regroupe les types pour lesquels l'identification comme marqueur est sinon sûre, au moins très probable (*chap. 5 à 8*).

La seconde concerne les marqueurs que nous avons dû écarter pour différentes raisons (*chap. 9.2*).

La troisième présente les types d'objets qui restent pour nous problématiques, dans le cadre de l'étude des contacts à longue distance. Ils mettent néanmoins en lumière des aspects méthodologiques intéressants (*chap. 9.1*).

4.3.1. Marqueurs retenus

Les différents marqueurs retenus sont présentés dans un premier temps. Ils ont été distingués selon les deux horizons chronologiques dits « à tombes plates » (LT B-C1) et « des oppida » (LT C2-D, voir *chap. 1.2*). Cette distinction est ici d'ordre pratique, pour différencier des marqueurs diachrones. Elle n'empêche pas que certains types aient pu circuler pendant une courte période avant ou après les bornes que nous avons fixées. Nous parlerons d'ailleurs dans certains cas de marqueurs « de LT C », qui correspondent à ceux datés de LT C1 et LT C2.

Nous avons essayé de garder une présentation homogène pour les différents types, malgré un état des connaissances variable pour chacun d'eux.

La description morphologique et fonctionnelle de ces types présente également un bref état de la recherche, tout en soulevant les éventuels problèmes liés à leur identification.

Dans un second temps, ce sont la répartition et la datation qui sont étudiées. On pourra ici savoir si le type d'objet a été étudié dans sa « globalité » (cartes de répartition), ou s'il s'agit uniquement d'objets qui ont été rapprochés par la méthode des comparaisons. Nous verrons également le cas échéant les discussions éventuelles quant à la

⁷ Et donc avec plusieurs lieux de production possibles.

question des ateliers ou des zones de production, lorsque ce point a bénéficié d'études antérieures.

Enfin, les objets du catalogue seront présentés individuellement, en portant une attention particulière à l'étude des contextes, lorsque celui-ci est connu. Dans certains cas, des objets individuels permettent de réfléchir au type de contact qui a pu intervenir, et nous proposerons alors les pistes envisagées. Cette question du type de contact sera néanmoins plus largement discutée dans la synthèse (4^e partie), en prenant en compte l'ensemble des marqueurs.

4.3.2. Marqueurs écartés

Le travail de vérification a permis que certains marqueurs, issus de l'histoire de la recherche ou de nos propres identifications, et jusque-là considérés comme de potentielles preuves de contacts, aient dû être écartés.

Pour ceux issus de l'histoire de la recherche, ils ont néanmoins été régulièrement utilisés dans diverses publications pour justifier l'existence de contacts, et notamment de migrations entre la Bohême et la Gaule.

C'est pourquoi il a été jugé utile de présenter sommairement ces types d'objets, en présentant la manière dont ils ont été interprétés pour les contacts, et les raisons pour lesquelles, après vérification, leur qualité de marqueurs de contacts a pu être mise en doute.

Ces raisons seront exposées et détaillées au cas par cas, mais elles correspondent en fait à plusieurs cas de figure, qui s'appliquent soit à un objet en particulier, soit au type d'objet dans son ensemble :

- le type d'objet, par sa répartition spatiale, ne peut pas être vu comme un marqueur de contacts Bohême-Gaule ;

- l'objet identifié comme marqueur de contact a été mal identifié et correspond à un autre type, non-marqueur ;

- l'objet identifié est inexistant, et résulte d'une erreur dans les listes d'objets établies par les recherches antérieures ;

- l'objet est hors chronologie (romain, hallstatien, LT A).

- l'objet est hors-zone (sud de l'Allemagne, Autriche⁸, Moravie ou Hongrie par exemple).

Les objets qui ont été écartés, mais dont le type reste un marqueur de contact, sont énumérés dans la description du type en question. Par contre, il a été choisi de traiter les types d'objets écartés

⁸ Les types d'objets concernant ces deux zones bénéficient toutefois, rappelons-le, d'une étude spécifique (voir chap. 1.1, et chap. 13.1).

dans un chapitre autonome (chap. 9.2), afin de les regrouper et de disposer d'une vision d'ensemble.

4.3.3. Marqueurs « problématiques »

En complément aux types écartés, nous distinguons la catégorie des marqueurs dits « problématiques ». Là aussi, il s'agit d'objets qui étaient, lors de la phase d'identification, considérés comme de potentielles preuves de contacts entre la Bohême et la Gaule.

Concrètement, quelques types d'artefacts qui mettent en avant différents problèmes ont été retenus, problèmes en grande partie liés à l'état de la recherche. Il s'agit essentiellement de questionnements liés à la répartition de ces objets, qui amènent des réflexions et des commentaires particuliers quant à la question des contacts à longue distance.

Nous traiterons également dans ce cadre du cas particulier que représentent les « anneaux de cheville champenois », mis en lumière par V. Kruta (1985 ; voir chap. 3.3). Ces objets occupent une place primordiale dans l'archéologie laténienne, s'agissant de l'étude des contacts à longue distance. L'article de V. Kruta constitue en effet une des références les plus largement citées pour notre période, lorsqu'il s'agit d'évoquer la problématique des migrations. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point précis dans le chap. 11.

4.4. Étude et détermination des types de contacts

La méthode que nous avons utilisée correspond dans ses grandes lignes à celle qui avait déjà été théorisée par T. Earle (1982, p. 3-4) puis reprise par B. Stjernquist (1985, p. 66). Les auteurs reconnaissent trois étapes principales dans le processus d'analyse des échanges, mais que nous pouvons employer pour toutes les formes de contacts :

- établissement d'une zone d'origine ;
- description de la répartition spatiale ;
- reconstruction de l'organisation des échanges (ou des contacts).

Les paragraphes précédents s'attachaient à présenter la méthode et les problèmes soulevés par les deux premières étapes. C'est la troisième que nous abordons maintenant ; B. Stjernquist insiste toutefois sur le caractère hypothétique de cette démarche, en précisant qu'on devrait peut-être plutôt parler d'« une tentative de reconstruction de l'organisation des échanges » (voir Stjernquist 1985, p. 66). En effet, pour reconstituer les mécanismes

de l'échange, le problème est que différents mécanismes peuvent produire des images (archéologiques actuelles) très similaires (Earle 1982, p. 7).

Dans un article consacré à l'étude des échanges, d'un point de vue théorique et méthodologique, D. Olausson s'est intéressée à la définition de l'objet « étranger » (Olausson 1988). Elle a établi cinq critères qui permettent de le reconnaître, mêlant à la fois des réflexions concernant l'identification de la zone d'origine, et des considérations quant aux types de contacts qui pouvaient être supposés. Comme pour les travaux de B. Stjernquist ou de T. Earle évoqués ci-dessus, les réflexions proposées par l'auteur concernent uniquement le commerce et les échanges de type commercial, mais elles peuvent être élargies à l'étude de toutes les formes de contacts. Les cinq critères sont les suivants :

-l'identification du minerai. Pour ce faire, il faut toutefois être en mesure de pouvoir pratiquer de telles analyses ; il faut aussi connaître les zones de production et/ou d'extraction. C'est un argument qui peut paraître « imparable », mais il est en même temps largement dépendant d'autres facteurs (mélange de matières premières, coût, ...)

-des éléments stylistiques ou techniques différents. Si plusieurs des caractéristiques typologiques de l'objet sont différentes, on parle alors de commerce ; quand un seul élément est différent, on parle alors d'influence ou de contact (voir le cas des parures à masques [cat. 077-079]).

-l'absence de précédents locaux. Ce critère prend en compte les aspects techniques : on part du principe que quand un objet est fabriqué dans une région donnée, on doit pouvoir trouver des « prototypes », des ratés, en bref les traces de l'acquisition sur place d'une technique.

Un type de bien ne remplissant pas ces critères est plus probablement lié à un circuit d'échanges. Cet aspect est également lié à la complexité de l'objet. C'est un point très intéressant soulevé par D. Olausson : « la probabilité que des similarités soient le résultat de contacts augmente avec une complexité croissante, puisque les formes les plus simples peuvent être dues aussi bien à une variation aléatoire ou à une idiosyncrasie individuelle qu'à une imitation » (Olausson 1988, p. 17). Ainsi, on peut donc dire qu'un même objet, de technique ou de style complexes, n'a pas pu apparaître simultanément en deux régions différentes. À l'inverse, un artefact technologiquement ou stylistiquement simple peut naître de deux actions spontanées et indépendantes dans des régions distinctes, sans que des contacts soient nécessaires (voir remparts de type Fécamp [cat. 129]).

-le « glissement » de contexte. Ceci est appli-

cable à des objets dont l'utilisation diffère dans la région d'importation. On atteint ici la valeur symbolique de l'objet, ce dernier pouvant être retrouvé dans des contextes différents d'une région à l'autre.

Ceci peut-être un argument supplémentaire, permettant de conforter l'hypothèse qu'un objet est exogène en un lieu donné. Cela ne peut par contre en aucun cas, nous semble-t-il, être un argument unique pour définir une exportation. Ainsi, l'exemple des épées anthropomorphes [cat. 123] : le contexte principal semble être lié à des dépôts, funéraires et/ou culturels, alors que les exportations d'Europe centrale sont liées à des oppida. Mais l'oppidum de Corent est également dans la zone d'origine du type, malgré le glissement de contexte apparent⁹ : on ne peut pas parler d'importation.

-la distribution spatiale limitée est le cinquième et dernier critère. Cela revient en fait à l'analyse des cartes de répartition, où des critères quantitatifs entrent en jeu. L'idée générale est que les régions où les objets sont présents en plus grand nombre sont assimilables aux zones de production ; il semble toutefois que les études ethnographiques tendent à remettre cela en cause (Olausson 1988, p. 18).

Le troisième argument évoqué par D. Olausson est particulièrement important. Nous y aurons en effet recours à plusieurs reprises, aussi bien pour confirmer que pour infirmer l'identification de certains objets comme des marqueurs de contacts à longue distance.

Pour chaque type d'objet étudié, on tentera de discuter de la forme de contact qu'il peut refléter, lorsque les informations sur le contexte le permettent. On considérera alors chacun des artefacts au cas par cas.

Nous verrons, dans la synthèse de ce travail (4^e partie), les réflexions qui pourront être faites en comparant les répartitions, la chronologie et les contextes de découverte des différents types de marqueurs. En dégagant certaines formes récurrentes de diffusion, on pourra alors discuter des formes de contacts qui peuvent être avancées. Cela permettra également de prendre en compte les types d'objets pour lesquels une discussion au cas par cas n'était pas possible.

⁹ On objectera que le contexte plus précis n'est pas connu : cela pourrait ainsi être lié à un sanctuaire d'oppidum, tel qu'il a depuis été identifié sur le site, et ce pourrait donc aussi être le cas à Stradonice et Staré Hradisko.